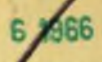
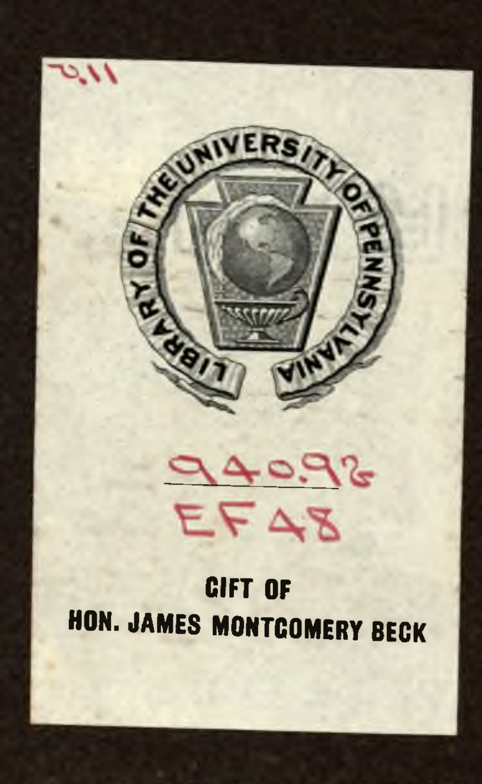
(L') effort de la France. et ses alliés.
(L') hommage français.

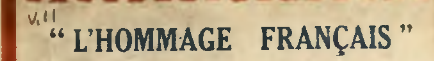


University of Pennsylvania Library
Circulation Department

Please return this book as soon as you have finished with it. In order to avoid a fine it must be returned by the latest date stamped below.



APR. 6 1966





"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

L'EFFORT RUSSE

par

Ed. HERRIOT

Sénateur

Maire de Lyon



PUBLICATIONS DU COMITÉ

"L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS"

BLOUD & GAY, Editeurs

PARIS-BARCELONE

L'EFFORT RUSSE

" L'HOMMAGE FRANÇAIS "

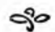
L'EFFORT RUSSE

PAR

Edouard HERRIOT

Sénateur

Maire de Lyon



PUBLICATION DU COMITÉ

" L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS "

BLOUD & GAY

ÉDITEURS

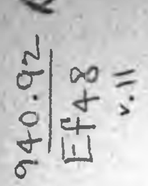
PARIS
7, place Saint-Sulpice



BARCELONE
35, Calle del Bruch

1916

Tous droits réservés



SOUS le titre : L'Effort de la France et de ses Alliés, *il a été fondé à Paris, sous la présidence de M. Stéphen Pichon, un Comité de Conférences dont le but est d'expliquer au grand public le persévérant effort fourni par les Alliés.*

Montrer avec pièces à l'appui que les peuples à qui la guerre fut imposée et qui luttent pour la liberté du monde sont dignes les uns des autres, faire comprendre ce qu'il y a de grand et de beau dans le devoir qu'ils accomplissent, de noble et de profond dans l'idée qui les mène, tel est le programme du Comité.

En rendant ainsi justice à l'héroïsme et à la fidélité de nos vaillants compagnons d'armes, le Comité est en droit de compter que la France recevra d'eux pareil hommage ; aux manifestations organisées dans notre pays en l'honneur des Alliés, succéderont chez eux des conférences qui diront toute la grandeur de l'effort français.

Les premières conférences organisées sous le patronage du Comité ont obtenu, dans les diverses villes où elles furent faites, un éclatant succès. Les auditeurs ont, à maintes reprises, exprimé le désir d'en posséder le texte qui n'offrira pas moins d'intérêt aux personnes n'ayant pu assister à ces réunions.

Nous avons pensé cependant que nos conférences formeraient dans leur ensemble une œuvre plus durable, si on leur enlevait la forme oratoire sous laquelle elles furent d'abord présentées. Nous avons donc prié les conférenciers de leur donner l'aspect de traités courts et substantiels, avec divisions claires et table des matières.

Nous reproduirons d'ailleurs, en appendice, les documents relatifs à la conférence : programme de la séance, Allocution du ou des présidents, etc.

Ainsi adaptées, nous espérons que les douze études qui, sous le titre général : L'Hommage Français, *formeront la première série des publications du Comité :* L'Effort de la France et de ses Alliés, *trouveront auprès de nombreux lecteurs un accueil encourageant et de nature à engager leurs promoteurs à en poursuivre le développement.*

Paul LABBÉ,
Secrétaire général du Comité.

398174

L'EFFORT RUSSE

Mesdames et Messieurs,

Bien des personnes, — et, parmi elles, au premier rang, mon ami Paul Doumer, qui veut bien présider cette conférence, — eussent été, mieux que moi, désignées pour vous parler de l'effort russe. Je l'ai senti, mais puisqu'on a voulu que le maire d'une ville française saluât dans cette enceinte illustre les collègues respectés et aimés que la Russie envoie jusqu'à nous, j'ai osé accepter cet honneur. Il m'a semblé qu'une parole, qui cherchera surtout à être vraie, pouvait ne pas être inutile, qu'elle pouvait agir dans un temps sévère où le sort de la justice, du progrès et du droit dépend de la fermeté avec laquelle nos deux peuples lieront leur sort et s'acharneront dans leur commun devoir. Mon ardente affection pour le peuple allié et ami serait mon excuse, si je répondais mal à votre attente et à la grandeur du sujet.

Ce sujet, il est, de toutes façons, immense, et vous admettez bien que je pourrai tout au plus l'effleurer. L'Allemagne a provoqué et jeté dans la guerre, en même temps que nous, l'Empire russe, c'est-à-dire deux Russies assemblées en une seule : Russie d'Europe et Russie d'Asie, entre lesquelles les conventions géographiques ne mettent que des séparations artificielles. La seule Russie d'Europe comprend une superficie de 5 millions et plus de kilomètres carrés, c'est-à-dire dix fois environ la superficie de la France ; elle représentait, au 1er janvier 1913, 150 millions d'habitants. La population totale de l'Empire s'évaluait, il y a trois ans, à 176 millions d'habitants. Tout ici est formidable ; pour bien juger des questions russes, il nous faut d'abord faire un effort sur nous-mêmes et modifier, pour ainsi dire, les unités qui servent de base à nos raisonnements ordinaires. De l'Océan glacial arctique à la mer Noire, l'intervalle est le même qu'entre le nord de la Norvège et Bordeaux. De

Varsovie à Moscou, la distance est plus longue que de Paris à Rome ; le trajet Saint-Pétersbourg-Odessa équivaut, en longueur, au trajet Belgrade-Paris. Assez uniforme dans son relief, plus variée dans les aspects de son sol (ici le *podzol* grisâtre de l'ouest et du nord-ouest, vêtu de larges forêts et criblé de ces petits lacs ou marais dont il est si souvent question dans les communiqués ; là, une terre noire profondément nourrie d'humus) ; plus variée encore dans sa végétation ou dans ses produits, la Russie nous apparaît à nous, habitants d'une vieille terre historique, sous les aspects d'un être jeune et multiforme, ardemment vivant, déjà très puissant, destiné à devenir plus puissant encore. Il est né dans la Forêt, à l'abri de la Forêt protectrice ; puis il s'est installé dans la clairière, luttant avec peine, par sa curieuse organisation du *mir*, contre les assauts de la nature ou contre les violences des envahisseurs. Un jour, il s'est enhardi, il a galopé vers les steppes. Alors, sur le fond encore incertain de l'histoire, apparurent ses tsars, ceux que l'on a justement nommés les *rassembleurs* de la terre russe ; suivant une heureuse expression, repoussant pied à pied l'envahisseur, ils ont, morceau par morceau, arraché tous les lambeaux qui, cousus depuis, forment le manteau impérial de la Sainte Russie. Dès lors, servi tantôt par un Ivan le Terrible, tantôt par un Pierre le Grand, tantôt par une Catherine II, l'être magnifique et sain n'a cessé de grandir, de conquérir, d'occuper. Et ce qui se dresse aujourd'hui contre l'Allemagne insolente et cruelle, c'est toute cette terre russe si patiemment, si courageusement rassemblée ; c'est une nation qui comprend, depuis le plus simple jusqu'au plus instruit de ses enfants qu'elle joue, dans le drame actuel, à la fois tout son passé et tout son avenir.

De loin, la Russie nous paraît presque immobile ; nous avons la même illusion lorsque, de l'intérieur des terres, nous jetons les yeux vers un océan. En vérité, cette nation immense accomplit un travail incessant et formidable. De temps en temps, elle se signale au monde par quelque grande décision. C'est ainsi que, le 17 octobre 1905, le manifeste d'un empereur que les Français de toute opinion doivent saluer avec respect, accordait à la nation russe la liberté

civique sur les bases de l'inviolabilité individuelle et de la liberté de conscience, de parole, de réunion et d'association ; la Russie devenait ainsi *une monarchie constitutionnelle.* D'après les lois de l'Etat, le pouvoir législatif s'exerce par l'Empereur, conjointement avec le Conseil de l'Empire qui forme la première Chambre et la *Douma* de l'Empire, qui forme la deuxième Chambre ; les deux assemblées sont convoquées, chaque année, par décret impérial ; aucune nouvelle loi ne peut être établie sans leur assentiment et sans la sanction de l'Empereur. Le budget doit être délibéré et fixé de la même manière. J'insiste un peu sur ces notions parce qu'elles nous permettent de comprendre la valeur de la visite que nous recevons aujourd'hui, parce qu'elles sont indispensables pour comprendre l'histoire de la guerre actuelle et enfin, — et surtout, — parce qu'elles opposent un argument irréfutable à la thèse allemande suivant laquelle nos alliés russes auraient grand besoin, pour s'émanciper, de l'influence germanique. Chers amis, on veut, comme nous-mêmes, vous *kulturer*. En réalité, la Russie n'a aucun besoin de ce service ; elle porte en elle-même tout ce qui est nécessaire à son avenir. Et, bien que je veuille ici m'interdire toute appréciation sur la politique intérieure de la Russie, puisque, nous autres, Français, nous croyons à l'*autonomie* des nations, je puis bien dire qu'elle a tout intérêt à ne dépendre que d'elle-même. La victoire qu'elle poursuit avec nous doit lui assurer, non seulement son indépendance territoriale, mais sa liberté intérieure sur laquelle, de toute évidence, l'Allemagne n'a, malgré ses odieuses tentatives, aucun droit.

De ce point de vue, on peut affirmer aussi que la guerre aura rendu à la Russie un service immense puisque, consciente déjà de sa grandeur, elle a, dès le début du conflit actuel, pris conscience de son unité. Qu'il me soit permis de vous en citer, pour preuve, une page, remarquable selon moi, empruntée au récent volume publié par le comte Alexis Tolstoï sous ce titre : *Le lieutenant Demianof, récits de guerre* ! A ce recueil de nouvelles sincères et charmantes, l'auteur a mis une préface dont je vous recommande la lecture. Elle a pour titre elle-même : *la Patrie.* « Personne de nous, déclare

l'écrivain, n'était fixé sur ses véritables sentiments envers la patrie russe... Mais voici le 30 juillet 1914, journée que rien ne distingue des autres et un événement miraculeux se produit. De Vladivostok aux frontières de l'ouest, de la mer Noire à la mer Blanche, c'est le même élan, à la déclaration de la mobilisation et de la guerre. Ce peuple renfermé, somnolent, qui nous inspirait tant de craintes, qui était si rebelle à notre science, se soulève, soudain, courageux, décidé et grave, pour marcher à cette guerre encore sans exemple dans les annales de l'humanité. Ce peuple, jeune mais sage, concentré en lui-même, profondément mystique, lourd et inculte, mais au cœur si limpide et si tendre, sentit soudainement, comme par un coup de foudre, toute sa puissance et appliqua spontanément toutes ses énergies, grandes et saintes, à *cet effort sublime qui est la guerre.*

« Et ces hommes sont partis, non pour chercher la gloire et assouvir des haines, mais pour collaborer à l'œuvre générale, puisque l'heure avait sonné. *La Russie est devenue, pour ainsi dire, un domaine unique* ; les blés étant mûrs, il fallait des moissonneurs, et, alors, tous les ouvriers du domaine sont accourus comme un seul homme, faucille en main et se sont mis au travail. »

***

- Le soldat - — Russe —

Les faits que je vais avoir à vous résumer ne sont que le commentaire de cette page admirable. Oui, les villes et les campagnes se sont mises à l'unisson. « Pendant que la Belgique agonisait sur son lit de torture, écrit encore le comte Alexis Tolstoï, nous avons saisi d'un coup la véritable portée du sentiment qui attache l'homme à son sol, à sa race, à ses traditions. » Ah ! Mesdames et Messieurs, je ne veux certes pas vous faire l'apologie de la guerre que je hais pour ses deuils, pour ses destructions brutales, pour l'angoisse indéfinie des mères ; mais sachons du moins reconnaître que, si la paix met en œuvre notre raison et par là tend à voiler l'âme véritable des peuples sous le décor généralement uniforme des institutions, la guerre les découvre dans leur

sentiment vrai et les fait apparaître tels qu'ils valent, à travers le manteau déchiré des conventions. L'humble paysan s'élève de toutes les forces de son instinct vers ce but supérieur que sa conscience pressent ; l'être d'élite rejoint ce frère qu'hier encore il croyait inférieur et qu'il ignorait. Ainsi, se forge ou se reforge l'âme nationale et les âges qui vont suivre se soutiendront par cet élan ; ils se nourriront de cette grandeur.

A l'appel des armes, l'âme russe s'est rassemblée comme, jadis, s'était rassemblée la terre. Elle vit, elle se concentre dans l'armée. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire l'éloge de l'armée russe ; mais comme il est émouvant de la contempler ! — Nous voici sur la chaussée de Mitau en hiver. Il neige. Les Allemands sont tout près, dans ces tanières où leur Kultur nous a ramenés. Près de l'isba où l'état-major travaille, entre les arbres, une compagnie s'est alignée : jeunes hommes à la fois doux et forts comme ceux que nous avons récemment acclamés dans nos gares. Sur une table recouverte d'une nappe blanche, la croix et l'Evangile, symboles de la bonté et de l'esprit de sacrifice même pour des incroyants. Deux petites icônes. Les recrues vont prêter serment. Le colonel parle, de cette façon énergique et paternelle à la fois qui marque la manière du chef russe. Les obus sifflent. Les flocons tombent. Les chers petits soldats ont la joue toute fleurie de neige et leur cœur, j'imagine, est tout aussi frais que leurs joues. Le prêtre parle aussi ; et, sur le seuil de la vieille forêt tutélaire, les hommes, la main levée, prêtent avec lenteur le serment. MM. Goutchkof et Kroupensky sont là, porteurs du salut de toute la terre russe. Ce n'est point le mélodrame allemand avec son mauvais goût effroyable, plus redoutable encore que les obus ; ce n'est pas l'appel grotesque au vieux Dieu des boucheries. Ce sont des âmes qui, sincèrement, se rapprochent et se recueillent ; ce sont des hommes qui viennent offrir leur vie à la terre, à l'avenir qu'ils ne verront sans doute pas ; et, quand, tout à l'heure, il faudra mourir, ces beaux soldats héroïques et ingénus se jetteront à corps perdu sur la bête allemande dont les yeux mentent, dont le cœur ment. Ce sont des sauvages, écrit le professeur allemand de qui toute

la science est au service du crime. Je dis, moi, Français : ce sont des hommes, droits, jeunes, tendres et forts ; et je les aime de tout mon cœur.

Entre eux et nous, quelles affinités ! Sur nos troupes courent les flammes de la *Marseillaise* ; sur les vôtres, amis russes, l'hymne national s'élève comme un encens. Mais, ici et là, il y a du cœur et c'est, n'en déplaise à l'Assassin de Berlin, le cœur qui fait les grandes armées comme les grands pays. Dès qu'ils se rencontrent, vos soldats et les nôtres, comme ils se reconnaissent ! Puis-je vous en citer un exemple ? Je lisais naguère le *Journal d'un simple soldat*, de mon jeune ami Gaston Riou, qui fut prisonnier en Allemagne. La scène que je veux vous citer se passe dans une forteresse. Des soldats russes doivent rejoindre les Français. Les Allemands tentent, par avance, de semer entre eux la haine et l'esprit de division. Voici les Russes qui arrivent. Je lis :

« Ils ont défilé... La nuit venait. La couleur morte des uniformes glissait dans le crépuscule. Le silence était absolu... Toutes les Russies passaient. Nous regardions. L'on eût dit un songe des neiges. Le pont franchi, ils s'engouffraient dans le fort.

« Dedans, au scandale de nos maîtres, ç'a été l'*ordre français*. Malgré la consigne à la chambre, les « Françous » s'entassaient sur le pas des portes pour saluer les « petits pères ». « Bonjour, Rouski, criaient-ils, sans souci des Boches. Germania Kaput ! Les Karpathes, floup ! »

« Les Russes n'avançaient guère... Chaque porte était une embûche ; chaque Français une entrave. Les cigares et les gâteaux pleuvaient sur eux. Et les poignées de main, et les bourrades sympathiques !

« C'est les Allemands qui riaient jaune. Ils avaient escompté la guerre. C'était l'amour. Jusqu'à neuf heures, le remue-ménage fut incroyable. Chaque chambrée traitait « ses bleus ». Les chambres pauvres offraient des croûtons blancs, boulangés en Saintonge ou en Basse-Bretagne. Dans les chambres aisées, on cuisait du chocolat aux biscottes... Assis sur leurs paillasses pliées en deux, nos alliés digéraient les envois des mamans de France...

« Cette abondance, cette fraternité les grisaient. Emer-

veillés et muets, ignorant notre langue comme nous ignorions la leur, ne pouvant témoigner autrement leur reconnaissance, ils nous baisaient à tout propos, ils se répandaient devant nous en prosternements comme au pied de leurs icônes. »

Ces petits faits en disent plus long que tous les raisonnements, sur l'affinité souvent constatée du soldat français et du soldat russe. Ils ont, tous les deux, de l'âme. Certes, dans la bataille, le soldat russe fait son travail sans faiblir. On l'a bien vu, une fois de plus, pendant ces deux rudes années de guerre, en Prusse orientale, en Pologne, en Galicie. La campagne des Carpathes qui fut si glorieuse est pleine d'épisodes merveilleux. On citera plus tard des incidents spécialement héroïques, tels que la prise de Kemmern, au mois de novembre dernier. Sous la neige si familière au soldat russe, à travers les marais gonflés d'eau, en face de petites éminences toutes garnies de mitrailleuses, les troupes ont lutté pendant six jours sans interruption ; le sixième jour, elles ont attaqué, avançant dans l'eau qui leur montait jusqu'à la ceinture. Sur le front russe comme sur le nôtre, les Allemands ont multiplié les combats de nuit. Petrof, dans le *Rouskoe Slovo*, nous raconte ces assauts tragiques, la préparation de l'ennemi et son approche dans les ténèbres, puis soudain la ligne de combat tout illuminée ; sur les ambulances automobiles, sur les fourgons de munitions qui suivent l'attaque, des torches de résine s'enflammant et formant des taches de feu ; les cyclistes sautant de leurs machines tout près des tranchées russes et, suivant l'expression même de Petrof, « se déversant, se répandant le long des lignes comme l'eau qui coule du goulot d'une bouteille » ; l'arrivée incessante de nouvelles machines et de nouvelles mitrailleuses. Le soldat russe a eu durement à souffrir de la technique et de la mécanique allemandes. Dans les circonstances les plus tragiques, son courage ne s'est pas démenti. L'histoire dira certainement un jour de quel esprit de sacrifice il a fait preuve lorsqu'il a dû, pour un temps, céder devant cette usine en marche qu'était l'armée allemande, pendant le tragique été de 1915.

Le chef vaut le soldat par le courage. Et ce m'est ici l'occasion d'exprimer l'admiration de la France tout entière

pour le grand général qui a opposé aux difficultés effroyables des circonstances les ressources d'un génie militaire incontestable : j'ai nommé le grand-duc Nicolas. On peut le dire dès maintenant, sans même juger le reste de son œuvre : la campagne d'Arménie, qui se poursuit chaque jour, deviendra plus tard classique. Elle marque un esprit remarquable de décision, un accord toujours rigoureux entre la conception et l'exécution. Rappelons-nous la situation de l'Arménie en septembre 1915 ! Dans les vilayets de Siwas, d'Erzeroum et de Trébizonde, le massacre ne cessait pas ; ceux qui voulaient échapper à la mort devaient s'enfuir à travers le désert de Mésopotamie. La campagne d'extermination menée par les Turcs avait été spécialement cruelle sur les bords du lac de Van, dans cette haute région si pittoresque avec ses jardins, ses doux vergers, ses eaux. Les Arméniens, affolés, roulaient en torrents vers les frontières russes ; la rencontre des soldats du tsar ne suffisait pas à les rassurer. Ils fuyaient éperdument, chargeant sur des chariots les traînards et les malades, ne s'arrêtant que pour déposer leurs morts. Le Kurde féroce se croyait, désormais, le maître ; l'Arménie, dans l'épouvante, avait perdu tout espoir.

Le grand-duc surgit. Sa campagne d'Arménie et de Perse a été préparée et menée avec une magnifique énergie. Rien n'était plus embrouillé que la situation en Perse ; un aventurier suédois, le major Demar, tenait en échec le gouvernement et se préparait à souder les détachements persans aux forces turques. Rendez-vous était pris à Hamadan. Les Russes occupent Hamadan ; violemment, ils prennent Erzeroum et Bitlis ; demain, ils coopéreront avec les Anglais sous Bagdad. Aujourd'hui, Trébizonde est russe. Les Turcs ont dû quitter la ville plus que vieille où flotte un si étrange parfum de fruits, de tabac et d'épices. Le pavillon blanc à la croix de Saint-André bleue veille désormais sur la rade qu'emplissaient jadis les barques de Rome. Vaincue sur la mer, vaincue dans sa montagne, Trébizonde, après cinq siècles, échappe au sultanat de Constantinople. Et, sur le reste du front arménien, l'avance russe se poursuit toujours. L'armée russe a pu avoir ses revers ; mais on l'a vue déjà conquérir la Prusse orientale et la Galicie ; on la voit

occuper l'Arménie. N'est-il pas permis (1) de concevoir toutes les espérances pour le temps où cette force renouvelée, sans cesse accrue, sans cesse pourvue, se déchaînera contre le hideux provocateur? Puissions-nous avoir nous-mêmes la force d'attendre, dans une souffrance laborieuse, ce jour qui vengera les mauvais jours, cette heure bienheureuse vers laquelle toutes nos volontés demeurent tendues !

*
* *

--- Le ---
-- Tsar --

C'est qu'en effet, Mesdames et Messieurs, dans un drame de cette ampleur et de cette conséquence, l'effort des nations elles-mêmes doit soutenir à tout moment l'héroïque élan des armées. La Russie, comme la France, l'a compris et, par quelques exemples, j'ai dessein de vous le prouver.

Entre l'armée qui combat et la nation qui travaille, la fusion s'accomplit tout d'abord dans la personne auguste du tsar. Des récits, qui sont venus jusqu'à nous et qui nous ont passionnés, nous l'ont montré, installé sous sa tente, dès l'hiver dernier, en une des villes de la Russie blanche. La tente est, en réalité, une petite maison. L'empereur y vit dans deux pièces du premier étage dont l'une est le bureau, l'autre la chambre à coucher. Quelques hauts fonctionnaires demeurent près de lui, dans la même simplicité. Un petit jardin cerne la maison. Chaque matin, — les choses, du moins, se passaient ainsi au mois de novembre 1915, — un peu après neuf heures, l'Empereur, en chemise russe retenue par une ceinture de cuir, chaussé de hautes bottes, se rend à l'état-major. Il examine les rapports parvenus du front au cours de la nuit. Il travaille là toute la matinée avec ses généraux. Vers midi, il rentre dans sa petite maison ; après le déjeuner, fort simple, il reprend son labeur. Le général auquel j'emprunte ces quelques notes l'appelle « l'ouvrier impérial ». On imagine les pensées, les préoccupations, les sentiments qui ont pu, durant ces deux longues

(1) Cette conférence dont nous avons tenu à respecter le texte est antérieure à la magnifique offensive de Volhynie et de Galicie.

années, assaillir le chef responsable de l'immense Empire. Les difficultés ne lui ont pas manqué, ni peut-être les déceptions ou les angoisses ou les surprises. Mais, de toute façon, il est une justice que l'histoire devra rendre au tsar, c'est qu'à travers toutes les complications, toutes les vicissitudes, toutes les manœuvres perfides de l'ennemi, il a mis son honneur et toute sa conscience à défendre le sentiment national sous sa forme la plus pure et la plus indépendante. A tout moment, il a personnifié l'âme nationale et, au dehors comme au dedans, il l'a protégée avec une loyauté vigoureuse qui commande l'admiration et qui impose le respect.

- L'union -
- - Russe - -

Ce noble exemple a été suivi. Non pas certes qu'il n'existe en Russie des opinions différentes ou même peut-être des intérêts différents. Ce n'est pas nous, Français, si exigeants sur le chapitre de la liberté de pensée, de la liberté individuelle, de la liberté politique, ce n'est pas nous qui pourrions être étonnés d'apprendre qu'une Russie en pleine croissance enferme des sentiments variés, des idées souvent divergentes, même des tendances opposées. Quoi qu'en disent nos communs ennemis, il y a beaucoup plus d'indépendance de pensée en Russie qu'en Allemagne. Mais (et j'entends vous le montrer), ces opinions, jusque dans leur variété et leur opposition, se rencontrent toutes dans l'affirmation du même devoir qui est le devoir national, de la même volonté qui est la volonté de vaincre. Elles ont adopté d'un même cœur cette formule à chaque instant répétée : *Tout pour la guerre.*

C'est dans ce sens que se déclarait, au mois d'octobre dernier, l'assemblée extraordinaire de la noblesse moscovite. « Le peuple, a-t-elle proclamé, doit se fondre dans un travail commun au nom d'un but unique : la victoire complète sur l'ennemi. »

C'est dans ce sens que se prononçait le Congrès de l'Union des Villes. Les journaux nous ont apporté le texte d'un éloquent discours prononcé devant cette assemblée. « La Russie, disait l'orateur, n'a pas encore connu d'ennemi qui l'ait brisée. Bien des malheurs sont passés sur les têtes

de nos ancêtres. Notre Patrie a supporté bien des pénibles épreuves ; mais chaque guerre l'a rendue plus forte et l'a avancée sur la route du progrès... *Nous avons devant nous un pays libre qui enfante dans la douleur...* Toute notre volonté ne tend qu'à un but : la victoire sur l'ennemi. Et, pour cela, il faut que toutes les forces soient unies, organisées ; alors seulement la Russie sera indestructible. C'est une telle résolution, unique, unanime, obligatoire, que doit rapporter notre Congrès ; la forme de la résolution est secondaire. Le principal, c'est que nous soyons unis, que personne, aucun ennemi, avéré ou caché, ne réussisse de nouveau à disperser et à briser les forces de la Grande Russie. » Qui donc prononçait de si fermes paroles? Je crois bien, Mesdames et Messieurs, que c'est M. le député Chingaref, notre hôte d'aujourd'hui !

C'est dans ce sens qu'a parlé, à maintes reprises, M. le député Milioukov, qui, d'ailleurs, historien, professeur, journaliste, largement informé de tout ce qui se passe d'essentiel dans le monde des faits comme dans le monde de la pensée, a donné à notre pays tant de preuves de son affection.

C'est dans ce sens que s'est affirmé, au mois d'octobre 1915, au lendemain d'épreuves si dures pour la Russie, le Congrès des Zemstvos ; je cite quelques passages de sa résolution : « A l'heure menaçante de l'épreuve populaire, nous, fondés de pouvoirs des Zemstvos provinciales, nous conservons une foi inébranlable dans la force et dans le courage de notre vaillante armée ; nous comptons fermement sur la victoire finale avant laquelle il ne peut et il ne doit pas être question de paix. Pénétrés de la conscience d'une grande responsabilité devant la Patrie qui doit réunir tous ses enfants, nous continuerons et développerons notre travail avec la même ardeur pour le profit de l'armée. » La résolution du Congrès de l'Union des Villes est du même ordre et du même ton.

L'Allemagne, l'Autriche et la Turquie ont essayé de lancer contre l'union russe quelques révolutionnaires de la veille. Grégoire Alexinsky nous a raconté ces démarches, qui étaient prévues dans une note secrète de l'état-major allemand. Elles ont eu lieu tantôt à Genève, tantôt à Lemberg

et même à Constantinople où séjournaient, avant la guerre, beaucoup d'Ukrainiens et de Géorgiens. Faut-il le dire? Aucune de ces infamies n'a réussi.

Parmi tant de documents qui nous prouvent l'union du peuple russe dans sa volonté de travail pour la victoire, je vous demande la permission d'en citer un plus spécialement parce qu'il m'a beaucoup frappé, provenant d'un parti populaire qui s'adresse à la classe ouvrière et paysanne. Il a paru dans la presse russe des premiers jours d'octobre 1915 : « Nous qui signons cet appel, dit le manifeste, nous appartenons à différentes directions de la pensée populaire russe. Nous sommes d'un avis différent sur beaucoup de points. Mais nous sommes absolument d'accord sur cette idée que la défaite de la Russie dans sa lutte avec l'Allemagne serait aussi sa défaite dans la lutte pour la Liberté. Et nous pensons que, guidés par cette conviction, nos partisans en Russie devraient se grouper au service du peuple, à l'heure du danger mortel qu'il traverse. Nous nous adressons aux ouvriers conscients, aux paysans, aux artisans, aux employés, en un mot à tous ceux qui mangent leur pain à la sueur de leur front et qui, souffrant de moyens matériels, cherchent à obtenir un meilleur avenir pour eux, pour leurs enfants, pour leurs pères. Nous leur envoyons notre salut ardent et nous leur demandons de nous écouter à cette heure fatale où, après s'être emparé des forteresses de l'ouest de la Russie, l'ennemi a occupé une importante partie de son territoire et menace Kiev, Petrograd, Moscou, c'est-à-dire les centres les plus importants de la vie sociale russe. »

N'est-elle pas émouvante, cette adjuration conçue en termes si simples, si directs, si précis? Tout l'appel est de la même inspiration. Il ne se borne pas à persuader ; il discute. Il évoque les souffrances que nous avons endurées après la guerre de 1870. Ecoutez encore ce passage : « Quand les Prussiens ont assiégé Paris et que les produits de première nécessité sont parvenus à un prix inabordable, il va de soi que les pauvres ont beaucoup plus souffert que les riches. Il en a été de même quand l'Allemagne a exigé de la France vaincue 5 milliards d'indemnité de guerre. Qui les a payés en fin de compte? Ce sont toujours les pauvres puisque,

pour payer cette contribution, on a augmenté les impôts indirects dont le poids retombe presque entièrement, comme on le sait, sur les basses classes. Mais cela n'est rien. *La conséquence la plus funeste pour la France a été le ralentissement de son développement économique.* En d'autres termes, la défaite de la France a eu la plus déplorable répercussion sur les intérêts de son peuple et, encore plus, sur tout son développement postérieur. »

Voilà le langage que l'on parle au peuple ouvrier et paysan de Russie. En est-il de plus beau ? Et les raisonnements se succèdent, enchaînés logiquement, irréfutables ; il n'y a rien de plus vigoureux dans les grands appels au peuple de nos époques héroïques. La Russie se soutient dans son ardeur guerrière non seulement par la puissance de ses instincts mais par une conviction raisonnée qu'il serait injuste de méconnaître. Aussi le peuple russe a-t-il apporté au gouvernement un concours vigoureux. Au mois de janvier 1916, l'union des Zemstvos avait créé plus de deux cents hôpitaux, de nombreux sanatoria pour les tuberculeux, des détachements sanitaires ; elle a soutenu les émigrés. Elle a contribué à la préparation des munitions. A l'heure présente, les diverses forces sociales continuent à déployer la plus grande énergie. Petrograd vient d'avoir son congrès de l'industrie de guerre. Un récent discours du prince Lvov a provoqué dans toute la Russie un légitime enthousiasme. Les Zemstvos viennent à nouveau de voter un ordre du jour où je relève cette phrase qui résume la pensée commune : « La guerre doit être menée jusqu'au bout ». Ainsi, comme l'armée, le peuple russe collabore de toute son âme à l'action libératrice. Et ceux qui suivent, d'année en année, les progrès de la Russie, ceux qui l'aiment, ceux qui croient à son magnifique avenir, ceux-là ne peuvent pas se refuser à constater l'enrichissement prodigieux que cette crise terrible a provoqué dans les ressources de ce peuple si peu connu, et souvent même si grossièrement défini, si injustement apprécié.

- La Russie -
- au travail -

Je voudrais pouvoir vous montrer qu'un aussi remarquable effort, s'il ne va pas assurément sans incidents ou même sans secousses, n'a pas altéré la vie profonde, le force essentielle de la Russie. L'effort, il est immense. Un historien français, dont vous connaissez l'autorité, M. Ernest Denis, écrivait récemment : « Je ne crois pas, pour ma part, que l'histoire offre de spectacle plus magnifique et rien n'est mieux fait pour nous remplir d'admiration et de sympathie pour le peuple russe que l'effort qu'il a fourni depuis le mois d'août 1914. Rien non plus ne saurait nous inspirer plus de confiance dans une victoire complète et durable que le tableau splendide du relèvement progressif de ce géant qui, d'un vigoureux coup de reins, s'est débarrassé des liens dans lesquels l'avait garrotté son adversaire et qui, rassemblant peu à peu ses forces, triomphant de toutes les défaillances, soufflant son indomptable résolution à ses chefs, se dresse aujourd'hui dans son impériale majesté et dans la plénitude de ses forces inépuisables. » (1).

On ne saurait mieux dire. Mais, en même temps qu'elle consacre le meilleur de ses forces à soutenir son armée, la Russie songe aussi à préparer son avenir. La guerre lui a créé des difficultés économiques ; elle a connu le renchérissement des prix sur le sucre, sur la viande ; mais, dans l'ensemble, sa situation demeure plus que satisfaisante.Grégoire Alexinsky nous raconte, dans son livre sur *la Russie et la guerre*, comment les assemblées communales, les *mirskié skhody* ont aidé les familles rurales dont les membres étaient partis pour l'armée. En beaucoup d'endroits, c'est la commune, le *mir* qui a terminé les travaux, procédé aux semailles d'automne, distribué du bois, engrangé le blé. Dans le gouvernement d'Oufa, les habitants de quarante-trois villages russes et *bachkirs* ont fondé une *fraternité* pour aider les familles des soldats. Dans un canton du gouvernement de Poltava, les paysans non appelés se rassemblèrent, un jour convenu, dans les

(1) *La nation tchèque*, n° du 15 mars 1916. Sur la situation économique de la Russie, voir Alexinsky, *La Russie moderne*, Paris, Flammarion. — Machat, *Développement économique de la Russie*, Paris, Colin, 1902. — Kovalevsky. *La Russie à la fin du* XIXe *siècle*, Paris, Guillaumin, 1900.

champs des mobilisés et terminèrent tous les travaux. A Alexandrovka, le *skhod* décide que les habitants quitteront leurs labeurs pour achever d'abord ceux des réservistes. L'union régionale des coopératives de Kouban fonde des groupes spéciaux de *tuteurs* pour les ménages privés de bras. On trouverait d'innombrables exemples de cette admirable fraternité.

Nous avons suivi avec intérêt les travaux du *Comité russe d'exportation* qui recherche les moyens d'assurer aux marchandises russes un débouché direct sur les marchés européens sans avoir recours à des intermédiaires et qui voudrait voir remplacer l'exportation des matières à l'état brut en les remplaçant par des produits manufacturés. Le même comité réclame le développement du réseau des voies ferrées et des communications fluviales, en insistant sur la nécessité de créer des ports francs sur la mer Noire et en Sibérie. Le ministre de l'agriculture vient de solliciter d'importants crédits pour améliorer la culture et, si je ne me trompe, cette grave question a fait le sujet, tout récemment, d'une discussion très importante à la Douma. La Russie voudra, sans aucun doute, se libérer de l'influence que les Allemands avaient prise sur son industrie et son commerce. Et, par exemple, les Allemands avaient monopolisé le commerce des graines ; une dizaine de jardins spéciaux viennent d'être organisés pour remédier aux conséquences fâcheuses de cet accaparement par l'étranger. On nous annonçait même tout dernièrement qu'un conseil supérieur avait été créé pour s'occuper de la situation économique de la Russie ; vous le voyez : le progrès est partout.

Je note, avec plaisir, que le président de ce comité, M. Pokrovsky, contrôleur général de l'Empire, a déclaré vouloir agir en plein accord avec les Alliés. Je constate avec satisfaction que l'opinion publique russe s'intéresse de plus en plus à l'accord économique entre les Alliés qui doit survivre à l'accord militaire. Cette entente, écrivait M. Timiriaziev, est indispensable « Le poing ganté de fer du militarisme allemand sera brisé sur les champs de bataille ; mais, après la guerre, il faudra un effort continu de la part de la Russie et de ses Alliés pour arriver à triompher de la

prépondérance économique de l'Allemagne. » Et, pour soutenir la même thèse, M. Ivan Ozeroff, membre de la Haute Chambre russe, professeur à l'Université et à l'Institut des Hautes Sciences Commerciales de Moscou, vient de publier un ouvrage que je vous recommande sur les *Problèmes économiques et financiers de la Russie moderne.*

Ce sont là, Mesdames et Messieurs, des questions de la plus haute importance et je vous demande la permission d'y insister au moins un instant. Il est indispensable que, dès maintenant, la France et la Russie se préparent à développer leurs relations économiques après la guerre. La Russie vient de connaître, au cours des vingt dernières années, un essor prodigieux. Elle a bénéficié « des trois grandes réformes qui illustreront son histoire économique : l'abolition du servage, — la réforme agraire de 1906, — la suppression de l'alcool (1) ». Je vous épargne les chiffres qui sont saisissants ; mais je veux cependant vous en donner et vous prier d'en retenir quelques-uns qui sont vraiment dramatiques. Les importations totales qui, en 1903, étaient de 681 millions de roubles, passent, en 1909, à 906 millions, pour arriver, en 1913, à 1.374 millions de roubles. *Sur ces 1.374 millions de roubles, l'Allemagne importe 652 millions, la France 57 millions.* En termes plus simples, l'Allemagne a fourni 50 0/0 des besoins de la Russie, la France 4 pour 100.

Réfléchissez à ce contraste. Il vous expliquera bien des faits, bien des influences, bien des drames que je ne veux pas évoquer. A tout prix, cette situation doit cesser, si nous voulons qu'à l'alliance politique succède l'entente économique seule capable de la faire durer et de la féconder. Ce ne sont pas là des statistiques insignifiantes ; ce sont des vérités dominantes. Jeunes gens de France, il vous faudra aller en Russie. Pour vous préparer à y voyager utilement, il vous faut apprendre la langue russe. Je voudrais bien que l'on comprît, chez nous, l'importance de cet enseignement. Pour vous, amis Russes, je sais que vous avez constaté comme nous les difficultés de l'entente économique ; je sais que la

(1) Louis Pradel. *Développement des relations commerciales avec la Russie.*

Russie est légitimement jalouse de toutes les formes de sa souveraineté. Mais, comme l'a dit M. Viviani, avec beaucoup d'intelligence, ce que nous voulons, c'est « une entente assez souple pour laisser à chaque pays l'autonomie qui découle de cette souveraineté et assez forte pour les empêcher de redevenir des tributaires des empires centraux ». Préparer cet accord, c'est l'œuvre des élites pensantes et je suis bien sûr que nos hôtes d'aujourd'hui accepteront de travailler avec nous de plein cœur à définir ce statut qui doit fournir à notre alliance une force nouvelle et des garanties profondes.

*
* *

-- L'âme --
-- Russe --

Mesdames et Messieurs, je m'excuse de vous avoir paru trop long peut être ou trop sévère. Mais, est-il un sujet plus vaste que celui-ci? Dans le temps présent, la parole n'est tolérable que si elle agit, elle aussi. J'ai tenté de vous résumer, en quelques traits, cette histoire émouvante que l'avenir analysera et commentera avec admiration. Dès maintenant, vous pourrez la trouver racontée ailleurs et, par exemple, dans l'ouvrage remarquable de Grégoire Alexinsky. Mais il était bon que ce rapide aperçu fût tenté par un Français pour montrer à nos amis et alliés que nous essayons de les suivre, de les aider et de les comprendre.

Concentrons donc une dernière fois notre pensée pour l'élever vers cette grande et forte Russie qui lutte et souffre avec nous pour une victoire sans laquelle, avec l'avenir de nos deux peuples, l'avenir de toute l'Europe serait compromis. Au dessus de toutes les difficultés, au-dessus de tous les périls, elle se dresse, elle apparaît aux yeux de qui sait voir comme un être moral admirable. Toutes ses crises ont été pour elle l'occasion d'un progrès et d'une croissance, ainsi que M. Milioukov nous l'a, maintes fois, démontré (1). Elle n'a épuisé jusqu'à ce jour ni les ressources d'un sol immense, ni les ressources d'une âme, peut-être encore

(1) Voir, en particulier, *La Crise Russe*, traduite par Mme Marie Petite, Paris, Librairie universelle, 33, rue de Provence.

moins fixée que la nôtre mais souple, apte à tout sentir et à tout comprendre, et, suivant une célèbre définition de Dostoïevsky, toute chargée d'humanité. Il y a, dans *Tarass Boulba*, de Gogol, une page qui me revient souvent en mémoire. C'est une description magnifique des steppes. La nature apparaît là comme un océan vert et or, parsemé de millions de fleurs. Au-dessus des tiges frêles de l'herbe, percent les corolles bleues, les genêts, les trèfles blancs, les épis. Des perdrix courent çà et là, le cou dressé ; mille voix d'oiseaux emplissent l'air, tandis qu'immobiles et pareils à une nuée, des vautours, ailes étendues, fixent sur le sol l'immobilité de leurs yeux. Au loin, sur quelque lac, glissent des oies sauvages. Et, tout à coup, des profondeurs de l'herbe, une mouette s'envole à grands coups mesurés ; elle s'envole et se baigne avec volupté dans les vagues limpides de l'air ; elle s'élève, elle s'élève encore et les yeux la perdent de vue jusqu'à ce que, satisfaite de son extase, elle revienne se poser sur le sol.

Ainsi m'apparaît l'âme russe, dans ses alternatives de réalisme et d'élan. Mais, si loin qu'elle s'écarte ou si haut qu'elle s'élève, elle revient toujours à la terre, à la terre russe. Cet amour du sol national qui fait l'unité profonde de la Russie, jamais il ne s'est mieux manifesté, jamais il n'a inspiré plus d'héroïsme ou de froide résolution que dans ces rouges années de la guerre. J'ai tenté de vous le montrer. Aux deux extrémités de l'Europe, la France et la Russie représentent l'une et l'autre, chacune à sa manière, ce qu'il y a de plus ardemment généreux dans l'humanité. L'Allemagne, qui aime la haine, qui cultive la haine, qui se complaît dans la haine, a tenté en vain de la séparer. La guerre actuelle consacrera et fortifiera l'union de nos deux nations et de nos deux races. Nous voici désormais frères par le sang et c'est de tout mon cœur de Français que je lance ce cri en espérant qu'il volera par-dessus les champs de bataille jusqu'au cœur même du peuple ami : Mesdames et Messieurs, Vive la Russie !

APPENDICE

--- La --- manifestation Franco- -- Russe --

Le jeudi 25 mai, à quatre heures et demie, a eu lieu, au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, la première des manifestations solennelles organisées à Paris par le Comité l'*Effort de la France et de ses Alliés*. Elle était consacrée à la Russie dont le Comité désirait faire apprécier le persévérant et magnifique effort.

M. Paul Doumer, sénateur, ancien ministre, présidait, assisté de S. Exc. M. Isvolsky, ambassadeur de Russie, de M. Stephen Pichon, sénateur, ancien ministre des Affaires étrangères et Président du Comité, de M. Protopopov, vice-président de la Douma, et des membres de la délégation russe du Conseil de l'Empire et de la Douma.

Mme Raymond Poincaré avait bien voulu accepter l'invitation du Comité et M. le Président de la République avait tenu à se faire représenter par un officier de sa Maison militaire.

Etaient en outre présents : LL. EExc. MM. Tittoni, ambassadeur d'Italie et Matsui, ambassadeur du Japon ; MM. Vesnitch, ministre plénipotentiaire de Serbie ; le baron Guillaume, ministre plénipotentiaire de Belgique ; Joao Chagas, ministre plénipotentiaire de Portugal ; des représentants de la Grande-Bretagne, les Ministres de Perse et de Chine, le personnel de l'Ambassade de Russie et de diverses légations, M. Louis Barthou, député, ancien Président du Conseil ; MM. Georges Leygues, Albert Lebrun, Charles Chaumet, députés, anciens ministres ; Jean Morel, sénateur, et André Lebon, anciens ministres ; le général Florentin, Grand Chancelier de la Légion d'honneur ; le général Dubail, Gouverneur militaire de Paris ; M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris ; M. Boutroux, de l'Académie Française, Président du Comité Franco-Britannique ;

MM. Franklin Bouillon et Fournol, président et secrétaire général du Comité interparlementaire. Tous les membres du Comité occupaient les places de l'estrade ainsi que d'éminentes personnalités appartenant au monde du Parlement, des Académies, des Sciences, des Lettres, des Arts, du Commerce et de l'Industrie.

Les représentants les plus autorisés de la presse française et de la presse étrangère étaient venus en grand nombre.

Toute la colonie russe était présente.

Le grand amphithéâtre de la Sorbonne était rempli par une foule considérable où l'on remarquait plusieurs centaines d'élèves des lycées et écoles diverses de la Ville de Paris, auxquels des tribunes avaient été réservées, conformément au désir du Comité, désireux d'enseigner à la jeunesse française le culte du souvenir.

- Discours - de M. Paul - Doumer -

Mesdames, Messieurs,

Le Comité à qui nous devons cette brillante cérémonie se propose d'organiser, dans les principales villes de notre pays, des conférences faites particulièrement pour la jeunesse de nos écoles et qui feront connaître l'effort, qui a été fait par la France et par les nations alliées, pour soutenir cette guerre et la mener à sa fin victorieuse.

Le Comité donne aujourd'hui sa première conférence. D'heureuses circonstances lui ont permis de la faire coïncider avec les manifestations auxquelles notre pays se livre si chaleureusement en faveur de l'amitié et de l'union franco-russe. (*Applaudissements.*)

Je salue en effet ici, M. Isvolsky, l'ambassadeur du grand empire russe (*Applaudissements*) et ses collaborateurs. Et, avec ces hôtes permanents de notre pays, je suis heureux de saluer aussi, en votre nom, les représentants des deux assemblées législatives de la Russie, le Conseil de l'Empire et la Douma. (*Vifs applaudissements. Cris de : Vive la Russie!*)

Ils sont partout, chez nous, les bienvenus. Ils rapporteront dans leur pays, qui est devenu lointain par la distance, du fait de la guerre, mais qui est plus près que jamais de notre cœur (*Applaudissements*), cette impression que la France n'a qu'une âme et que cette âme, elle est toute à la Russie. Ils lui diront que, si notre pays est uni au leur depuis longtemps par l'amitié, les aspirations et l'intérêt communs, aujourd'hui la France est liée à la Russie par des liens indissolubles qui ont été formés par le sang de nos héroïques soldats et des soldats russes, combattant sur les deux fronts pour la même cause. (*Applaudissements.*)

Je dois aussi saluer ceux de nos alliés qui sont présents, M. l'ambassadeur d'Italie, dont l'armée se bat si glorieusement (*Vifs applaudissements*), M. l'ambassadeur du Japon (*Applaudissements*), M. le ministre de Serbie (*Applaudissements*), M. le ministre de Belgique (*Applaudissements et bravos*), les représentants de notre grande alliée, l'Angleterre. (*Applaudissements.*)

Le maître orateur qu'est M. Herriot, a eu un public digne de son grand talent.

Je n'ai pas à remercier M. Herriot de ses éloquentes paroles ; vous l'avez fait déjà. Je lui dis simplement au nom de tous les Français : « Nous sommes fiers de notre interprète. » (*Applaudissements.*)

Il a dit tout ce que vous pouviez désirer entendre ; il n'y a rien à ajouter.

Je voudrais cependant rappeler ici le souvenir d'un des plus nobles enfants de la France, d'un de ses plus vaillants soldats, à l'heure où, hélas! il va disparaître, j'ai nommé le général Gallieni. (*Exclamations.*)

Je voudrais, pensant à lui, saluer à mon tour les efforts de l'armée russe qui, dans cette guerre, a fait des prodiges. Elle a été glorieuse dans les grandes victoires qu'elle a remportées en Prusse orientale, en Galicie, sur les Carpathes et en Pologne ; elle a été glorieuse même lorsque sous un ouragan de fer et de feu, elle a lutté avec ses moyens industriels réduits contre la plus formidable puissance du mal qui ait jamais existé.

Les Allemands s'étaient préparés depuis plus de quarante ans. Depuis 1911 surtout,ils multipliaientleurs matériels, leurs bataillons, leurs batteries. Ils avaient conçu le projet de jeter sur nous d'abord, et tout d'un coup, la grande masse qu'on pouvait tirer d'un peuple de près de 70 millions d'âmes.

Ils avaient formé ce projet parce qu'ils comptaient que, de l'autre côté de leurs frontières, le grand empire, notre allié, avec ses immenses espaces, avec la nécessité de rassembler lentement ses armées, avec des moyens de communication incomplets, ne pourrait être prêt à entrer en campagne que quand le résultat qu'ils espéraient obtenir à l'occident aurait été acquis.

Vous savez quelle fut alors la ruée à travers la Belgique et comment l'Allemagne essaya de frapper notre France au cœur ; vous savez comment la Russie, sans avoir tous ses moyens d'action réunis, mais pour détourner vers elle un peu des forces allemandes, lança dans la Prusse orientale des armées insuffisamment nombreuses, à peine mobilisées, les armées de Rennenkampf et de Samsonov, ce grand soldat

qui est tombé dans les forêts de la Prusse orientale et dont je salue la mémoire.

Vous vous rappelez comment celui qui, ayant à défendre notre capitale, à sauvegarder notre France contre la ruée allemande, comment le général Galliéni eut la hardiesse de jeter la faible garnison de Paris sur l'armée ennemie victorieuse, de la jeter sur l'Ourcq et de préparer ainsi le succès de la Marne.

A cette heure, étreint par la triste pensée que ce fils glorieux de notre France ne pourra plus demain rendre les services que nous attendions de lui, je m'excuse de ces quelques paroles que l'émotion ne met pas à la hauteur des circonstances, mais je tiens encore à remercier, c'est là mon seul rôle, les vaillants soldats qui ont aidé Gallieni en combattant dans la Prusse orientale, à remercier tous ceux qui sont venus ici, particulièrement nos amis de Russie qui sont nos hôtes et que nous fêtons.

Je termine en disant à nos grands amis russes : vous avez devant vous, en raccourci, notre France ; les hommes remarquables présents dans ce Paris que vous aimez ont tenu à venir près de vous ; en leur nom je vous salue et vous donne l'assurance de notre amitié la plus profonde et de notre joie de vous recevoir. (*Vifs applaudissements.*)

ALLOCUTION DE M. PROTOPOPOV

Vice-Président de la Douma

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESSIEURS LES MINISTRES,
VOTRE EXCELLENCE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Permettez-moi, au nom de tous mes collègues des Chambres législatives russes, de vous remercier vivement de l'accueil cordial et fraternel que nous rencontrons partout dans votre pays qui, pendant cette très dure guerre, est devenu très sincèrement notre seconde patrie. (*Vifs applaudissements.*) Je suis heureux de vous dire que la Russie tout entière, sans différence de classe, de religion, d'opinion politique ou de nationalité, s'est unie à la sainte cause de la défense de la justice et de l'humanité pour laquelle luttent si vaillamment votre patrie et votre glorieuse armée. (*Applaudissements.*)

Je suis heureux de vous dire que mon pays, par mon intermédiaire, vient vous déclarer devant le monde entier, que notre alliance est devenue indissoluble et que, pendant cette guerre terrible, pour chaque Russe, chaque Français est un frère. (*Vifs applaudissements.*)

TABLE DES MATIÈRES

IMP. H. DIÉVAL, PLACE DES VICTOIRES - PARIS

PUBLICATIONS DU COMITÉ

" L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS "

L'Hommage Français

L'EFFORT DE L'AFRIQUE DU NORD
par M. Augustin BERNARD, Professeur à la Sorbonne. 0 50

L'EFFORT AUSTRALIEN
par M. FRANKLIN-BOUILLON, député. 0 50

L'EFFORT BELGE
par M. Louis MARIN, député 0 50

L'EFFORT BRITANNIQUE
par M. André LEBON, ancien ministre . . . 0 50

L'EFFORT CANADIEN
par M. Gaston DESCHAMPS 0 50

L'EFFORT COLONIAL FRANÇAIS
par M. Albert LEBRUN, ancien ministre des Colonies. 0 50

L'EFFORT DE L'INDE et de l'Union Sud-Africaine
par M. Joseph CHAILLEY. 0 50

L'EFFORT ITALIEN
par M. Louis BARTHOU, ancien président du Conseil. 0 50

L'EFFORT JAPONAIS
par M. A. GÉRARD, ambassadeur de France. 0 50

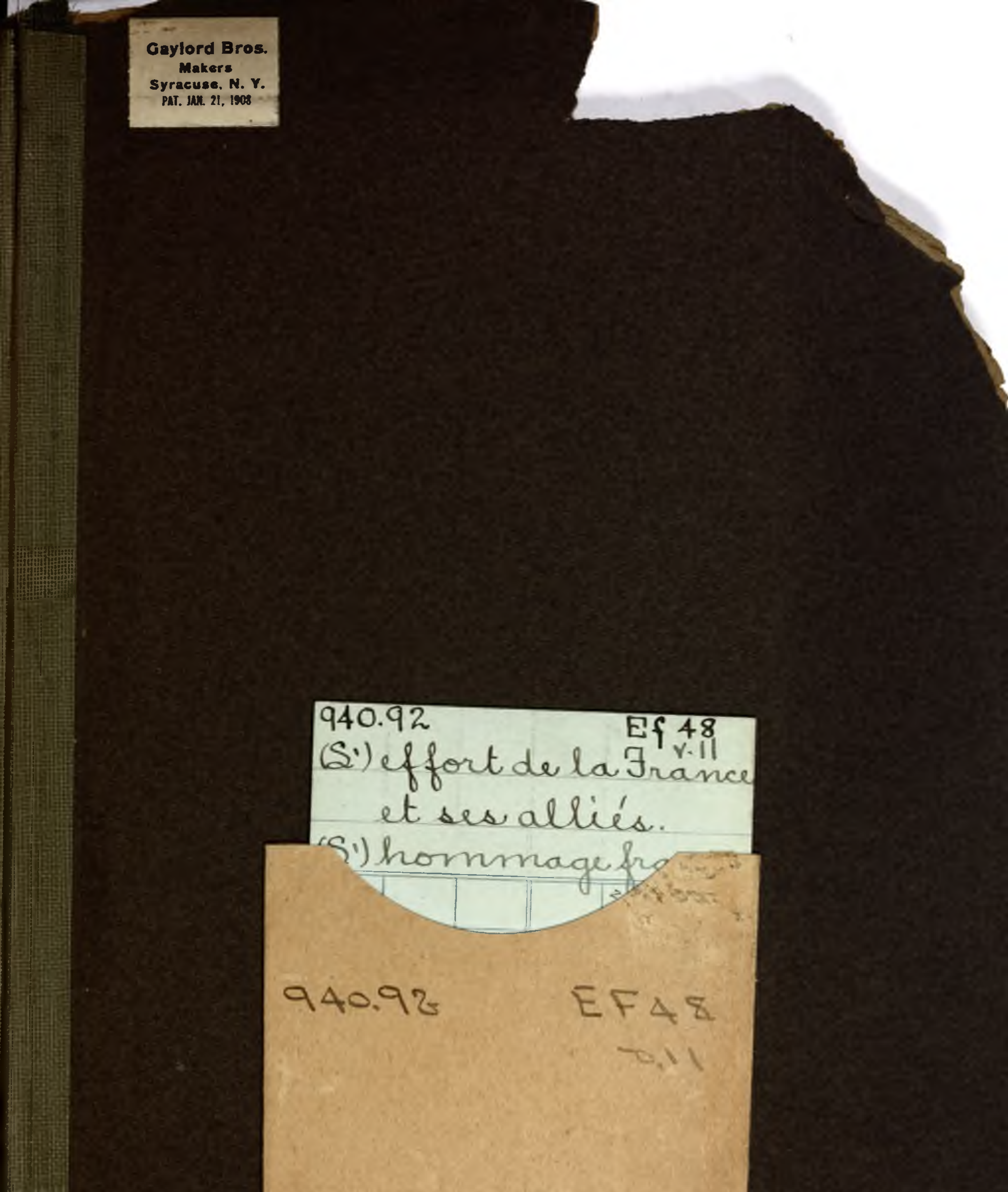
L'EFFORT PORTUGAIS
par M. Paul ADAM. 0 50

L'EFFORT RUSSE
par M. HERRIOT, Sénateur, Maire de Lyon. . . 0 50

L'EFFORT SERBE
par M. Paul LABBÉ, Secrétaire général de la société de géographie commerciale. 0 50

BLOUD & GAY, Éditeurs, Paris-Barcelone

IMP. H. DIÉVAL, PLACE DES VICTOIRES - PARIS



940.92 Ef 48
v. 11
(L') effort de la France
et ses alliés.
(L') hommage fr
940.92 EF48
v. 11